

CENTRE DE DOCUMENTATION DE LA MUSIQUE CONTEMPORAINE

FICHE DE DOCUMENTATION

COMPOSITEUR : CHAYNES

Prénoms : Charles

Nationalité : française

Date et lieu de naissance : 11 Juillet 1925 à TOULOUSE

AUTEUR : -

ŒUVRE : VISAGES MYCENIENS

I - Cassandre II - Electre

Année de composition : 1983

Durée : 23'

Œuvre commanditée par : MINISTÈRE DE LA CULTURE POUR L'ORCHESTRE NATIONAL du CAPITOLE de TOULOUSE

Dédicataire(s) : Michel PLASSON

Nom de la Société d'Auteurs : SACEM

ÉDITEUR GRAPHIQUE : Editions DURAND & Cie

Représentant en France : -

ÉDITEUR PHONOGRAPHIQUE : -

INTERPRÈTES ET PROPRIÉTAIRE DU SUPPORT SONORE ADRESSÉ AU CENTRE :

ORCHESTRE NATIONAL de FRANCE
Direction : Mishi INOUE
Propriétaire : RADIO-FRANCE

ŒUVRE { à caractère pédagogique oui ☐ non ☒

également exécutée par une formation d'amateurs oui ☐ non ☒

FORMAT DE LA PARTITION : 30 X 38, 5 cm

FORMAT DES PARTIES SÉPARÉES (matériel) : 24 X 32 cm

MATÉRIEL DISPONIBLE : chez le Compositeur oui ☐ non ☐ chez l'Éditeur oui ☒ non ☐

DOCUMENTS DISPONIBLES	FICHES	ÉLECTRO-ACOUST.	OUI	NON
		AUDIO-VISUEL		X
				X
	AUTRES			
		PARTITION	X	
		CASSETTE		
		LIVRET		X
		PRESSE	X	
		Notice	X	

NOMENCLATURE DES INSTRUMENTS et le cas échéant, DES VOIX :

3 flûtes (1ère & 2ème + pic.)
3 hautbois
3 clarinettes (1ère + cl bas)
3 bassons

4 cors
3 trompettes
3 trombones
Tuba

4 percussions
4 timbales
Harpe

Cordes : 12-10-8-6-5 (min)

Chef

NOMENCLATURE PERCUSSION :

PERCU I : 1) Cassandra

Xylophone
Marimba
Tam-tam

2) Electre

Marimba
Xylophone
Grosse caisse
Cymbale chinoise

PERCU II : 1) Cassandra

Vibraphone
Cymbale cloutée
Cymbale susp.
Glass-chimes

2) Electre

Vibraphone
Tam-tam
Cloches-plaques

PERCU III : 1) Cassandra

Cloches-tubes
Grosse caisse
Tambour à corde

2) Electre

Arbre chinois
Cymbale susp.
Tam-tam
Cymbale cloutée
Grosse caisse



PERCU IV : 1) Cassandra

3 toms
Caisse claire
Grosse caisse
Cloches de vache

2) Electre

3 toms
Caisse claire
Bongo
3 tumbas
Grosse caisse

NOMBRE ET DURÉE MOYENNE DES RÉPÉTITIONS EFFECTUÉES LORS DE LA CRÉATION :

Bois & cuivres : 1 répétition de 3 h
Percussion : 1 répétition de 3 h
Cordes : 1 répétition de 3 h

3 tutti

+ générale

TYPES DE RÉPÉTITIONS (partielles ou tutti) : 3 partielles
3 tutti
+ générale

Habituel

DATE ET LIEUX DES PREMIÈRES EXÉCUTIONS :

26 & 27 MARS 1986 : TOULOUSE - Halle aux Grains - Concert public

ORCHESTRE NATIONAL du CAPITOLE de TOULOUSE

Direction : Michel PLASSON

CARACTÉRISTIQUES SPÉCIFIQUES ET OBSERVATIONS :

VISAGES MYCENIENS

Bien que destinée avant tout à mettre en valeur les diverses composantes d'un orchestre symphonique, cette oeuvre de par son titre ne peut cacher sa motivation d'origine extra-musicale.

Sa destination première est donc la mise en évidence des timbres orchestraux :

- 1 - par groupes fonctionnels (bois - cuivres - cordes).
- 2 - par la recherche d'amalgames plus ou moins imprévus choisis pour leurs couleurs spécifiques.
- 3 - pour donner la parole à plusieurs solistes de l'ensemble.

Il s'agit avant tout de l'orchestre du Capitole de Toulouse, puisque cette oeuvre est une commande de Michel PIASSON qui en est le dedicataire.

Toulousain d'origine, c'est avec une grande ferveur que j'ai écrit cette pièce, pensant qu'lyrisme toujours présent en notre ville.

Le lyrisme de VISAGES MYCENIENS est de couleur dramatique, voire tragique : le drame grec toujours actuel vu sous la brutalité de l'implacable soleil méditerranéen.

La première partie CASSANDRE est principalement réservée au groupe des bois. Les prémonitions et imprécations de Cassandre, (prisonnière à Mycènes) m'ont incité à exploiter le mordant, les stridences de ces instruments dans les tessitures aigües. Les cuivres, également traités par groupes, ajoutent à cette première partie un caractère de violent lyrisme.

ELECTRE est un "portrait" tout différent et par là-même une autre vision de la couleur orchestrale. Les cordes prédominent durant une grande partie de cette pièce qui est une certaine vision d'Electre :

"Partant d'une pureté et tendresse initiale, c'est malgré elle que les outrages l'ont forcée à devenir haineuse jusqu'au paroxysme".

.../...

Cette phrase découlant d'une lecture de Sophocle peut être le canevas de l'écoute de l'oeuvre.

Le style musical est ainsi que le système d'écriture, fort libre. Les parties solistes ainsi que certaines séquences d'ensemble sont écrites de manière souple, (dans un certain aléatoire de valeur), afin de permettre une plus grande liberté d'interprétation.

Charles CHAYNES

VISAGES MYCENIENS

Le compositeur : Charles Chaynes

«Toulousains d'origine, c'est avec une grande ferveur que j'ai écrit cette pièce, pensant au lyrisme toujours présent de notre ville.»

C'est dit. En composant une pièce symphonique pour l'Orchestre national du Capitole, à la demande de Michel Plasson, Charles Chaynes s'est souvenu de ses racines.

Né à Toulouse, en 1925, de parents musiciens, professeurs au conservatoire de notre ville, Charles Chaynes est resté très attaché à une cité et à une région qu'il a dû quitter très jeune pour faire carrière.

Grand Prix de Rome en 1951 (disciple de Darius Milhaud), directeur de France-Musique pendant dix ans, chef du service de la création musicale à Radio-France depuis 1974, et... compositeur, Charles Chaynes aime à revenir chaque année à Toulouse — ou à Luchon, où il a de la famille — et il s'exprime toujours avec un «accent» rocailleux qui sent bon sa terre natale.

Il assistera, bien sûr, à la création mondiale de ses «Visages mycéniens», à la Halle aux grains, sous la direction de Michel Plasson.

Pièce symphonique en deux parties — «Cassandre», «Electre» — «Visages mycéniens» évoque «le drame grec toujours actuel vu sous la brutalité de l'implacable soleil méditerranéen» (Charles Chaynes).

D'un style musical et d'un système d'écriture très libres, l'œuvre est aussi destinée à mettre en valeur les diverses composantes d'un orchestre symphonique — celui du Capitole — et la première partie, «Cassandre», est principalement réservée au groupe des bois.

Auteur de nombreuses œuvres pour orchestre («Peintures noires», «Transmutations», «Expressions contrastées»), de concertos pour piano, pour orgue, pour clarinette, de pièces de musique de chambre, d'un opéra — «Erzsebet» — Charles Chaynes a aussi écrit une «Suite pour orgue» («A la recherche du sacré») pour le festival du Comminges.

Il vient de commencer la composition d'un deuxième opéra, «Les noces de sang», d'après l'œuvre de Federico Garcia Lorca...

A. MARIE CHOCHAN.



Charles CHAYNES. Toulousain, compositeur et homme de radio, il a dirigé pendant dix ans France-Musique, avant de devenir chef du service de la création musicale à Radio-France.

(Photo Guy Vivien.)

Le chef d'orchestre : Michel Plasson

De retour à Londres où il a conduit une série de représentations du «Faust» de Charles Gounod, Michel Plasson dirigera ce soir et demain la création mondiale de «Visages Mycéniens», de Charles Chaynes, à la tête de l'Orchestre national du Capitole.

«Ce concert a un caractère particulier, nous allons créer une œuvre de Charles Chaynes, l'un de nos grands musiciens français, toulousain de surcroît. Nous avions commandé cette pièce il y a deux ans et nous pensions

la créer aux Etats-Unis à l'occasion de notre dernière tournée. Cela n'a pas été possible», explique Michel Plasson.

«L'œuvre est écrite pour un très gros orchestre, avec beaucoup de cuivres et de bois, elle est d'une écriture en partie traditionnelle et en partie aléatoire. Elle est difficile à monter mais très passionnante», ajoute-t-il.

Mais si Michel Plasson aime à créer des œuvres nouvelles — «Il faut jouer les contemporains», affirme-t-il — il sait aussi que le public reste attaché à un univers musical familial.

Oui à la création donc, mais à «doses modérées» et le chef du Capitole veille à mêler dans ses programmes pièces nouvelles et «classiques».

En même temps que la «première mondiale» de «Visages Mycéniens» il offrira au public de la Halle aux grains un programme «destiné à tous», avec des œuvres de Chopin — le deuxième «concerto» pour piano avec en soliste Jean-Bernard Pommier — et Ravel.

Il terminera la soirée avec le célèbre «Boléro» de Ravel. Une extraordinaire fresque musicale qui mobilisera l'Orchestre national du Capitole au grand complet...

A.-M. C.

● A la Halle aux grains, le mercredi 26 mars, à 18 h 30, et le jeudi 27 mars, à 20 h 30.



Michel PLASSON. — (Photo «La Dépêche», op. Jean Dieuzaide.)

« Visages mycénéens » du compositeur Charles Chaynes

NAISSANCE D'UNE ŒUVRE

Superbe et angoissant. Pour commencer, les bois, les cuivres, les percussions... Les groupes d'instruments se répondent en échos qui prennent à chaque fois une couleur différente. Les cordes, à leur tour, entrent dans le jeu. Entre colère et désespoir, une palette de sentiments et de passions, de stridences, d'éclats et de plaintes : « Cassandre », première partie de « Visages mycénéens », de Charles Chaynes, créé (en première mondiale) hier, à la Halle aux grains, par l'Orchestre national du Capitole, dirigé par Michel Plasson. Une œuvre très symphonique, écrite pour grand orchestre et qui met tous les instruments en valeur dans une sorte d'équilibre qui donne à l'ensemble une grande unité. Une œuvre d'atmosphère qui exprime peut-être, avant tout, « le sentiment tragique de la vie » et où celui-ci passe par l'émotion esthétique : d'intenses, de magnifiques sonorités. Les cuivres, en particulier. Et les cordes, dans la seconde partie : « Electre » où le poids d'une interrogation sans réponse, dans une sorte d'ample mélodie, d'incantation doulou-

reuse. A laquelle se joignent, ensuite, tous les instruments, même les voix, pleurs ou prières comme on se précipite dans la folie. « Visages mycénéens », ceux d'une œuvre qui vient prendre vie et que le public, par son accueil, a reconnue. Autour de cet événement, Chaynes (« Concerto pour piano et orchestre n° 2 ») avec, en soliste, Jean-Bernard Pommier, allie la légèreté du toucher à un jeu clair et sobre, avec aussi un orchestre que l'on aurait aimé moins retenu, moins tranquille. surtout Ravel : les cinq pièces de « Ma Mère l'Oye » dans une nonchalance sereine, faite de transparences et de touches délicates, suggestives. Et le « Boléro », sculpté de main de maître dans la matière sonore, comme dans une pâte vivante, jusqu'à devenir danse, flamme tourbillon.

Elizabeth PASQUIE.

● Second concert, ce jeudi 27 mars à 20 h 30, à la Halle aux grains.

CHARLES CHAYNES :

Un compositeur toulousain prophète en son pays

Charles Chaynes vient d'écrire, pour l'orchestre du Capitole, une grande œuvre symphonique, « Visages Mycéniens », qui est le résultat d'une commande passée par Michel Plasson. Ce grand compositeur contemporain, qui fut pendant dix ans directeur de France-Musique, occupe actuellement les difficiles et importantes fonctions de « Chef de service de la Création musicale à Radio-France ». Sa double « casquette » de compositeur et de responsable de radio confère à ses propos une double importance. Il nous a amicalement entretenu de son œuvre en général, de « Visages Mycéniens » en particulier et des problèmes liés à la musique d'aujourd'hui.



Charles Chaynes : compositeur de « Visages Mycéniens ».

« La Croix du Midi » : Votre présence à Toulouse est liée à la création de « Visages Mycéniens ». Pouvez-vous nous indiquer quelle a été la genèse de cette œuvre ?

Charles Chaynes : C'est au cours d'un voyage que j'ai fait en Grèce que tout a commencé. Je suis allé à Mycène nourri de la tragédie de Sophocle, Electre. Je suis arrivé en haut du fameux rocher avec des extraits de cette œuvre que j'ai lus dans la solitude de cette montagne tragique, brûlée de soleil. Il est tout à fait impressionnant de revivre la tragédie dans ce site extraordinaire.

J'ai alors repensé à la commande de Michel Plasson d'une œuvre symphonique et j'ai eu l'illumination de penser à Cassandra qui était prisonnière à Mycène et qui a prédit la chute des Atrides et toutes les catastrophes qui y ont été associées, alors qu'Electre a vécu ces catastrophes. Donc, j'ai eu l'idée de rapprocher ces deux personnages et de créer ainsi, un diptyque symphonique inspiré des caractères des deux héroïnes.

A partir de ce thème, j'ai joué sur l'instrumentation et la formation orchestrale. Ainsi, pendant les cinq premières minutes de « Cassandra » j'utilise presque exclusivement les bois dans leur registre aigu avec un caractère imprécaire, symbolisant les prédictions catastrophiques de Cassandra. Par contre, dans la deuxième partie, Electre, j'ai voulu montrer l'évolution du personnage, d'abord femme tendre et douce, mais que les événements injustes, ignobles, auxquels elle a assisté dans sa propre famille, ont transformée en ce que l'on sait d'elle, une furie qui sombre dans la folie.

C.M. : Comment l'œuvre a-t-elle été accueillie par ses interprètes ?

C.C. : Je dois dire que l'orchestre du Capitole a très bien joué le jeu et que Michel Plasson a très bien senti l'œuvre ; il la guide merveilleusement. Il est même assez rare, pour un compositeur contemporain, de voir un orchestre qui participe à ce point. Vous savez, les musiciens d'orchestre, en général, ne sont pas fous de joie lorsqu'on leur fait jouer de la musique contemporaine. Parce que cela représente un travail supplémentaire et qu'ils doivent assimiler les choses plus difficiles que ce qu'ils font d'habitude. Là, j'ai rencontré des musiciens qui sont venus me voir pour me dire leur

plaisir de jouer cette œuvre. Ce n'est pas tous les jours ainsi !

C.M. : Vous avez donc écrit cette œuvre aussi pour le plaisir des musiciens ?

C.C. : Oui, en fait j'ai composé ça pour cet orchestre et je crois qu'ils le ressentent. Vous savez, il y a à Paris, à la Radio, deux grands orchestres qui se considèrent comme les meilleurs et pas seulement de France, et qui comptent des individualités sûrement plus fortes qu'à l'orchestre du Capitole. Mais le résultat final est que ces orchestres-là jouent très bien, évidemment, mais avec une certaine froideur technique. Alors qu'ici, les musiciens jouent avec conviction et ardeur, et cela se ressent !

C.M. : On parle beaucoup, de nos jours, des problèmes de langage musical. Est-ce que cette préoccupation est aussi la vôtre ?

C.C. : Un compositeur a toujours des préoccupations de langage. D'abord, nous vivons dans l'environnement de la création où se produisent des évolutions parallèles. Même involontairement, on est imbibé des problèmes de langage.

En outre, comme je dirige également la création musicale à Radio-France, je vois arriver sur mon bureau toutes les partitions qui s'écrivent et que l'on doit jouer, puis toutes les commandes que nous passons, puisque nous en créons environ cinquante par an, dans tous les genres, de la pièce de musique de chambre à l'opéra. De ce fait, je vois toute l'évolution du langage, et on assiste de nos jours, à un phénomène très intéressant.

Toute la musique intellectualisée à outrance des années 1950-65 est en fin de course complète. Et dans tous les pays il y a un retour, au travers de langages différents, vers une musique qui place au premier plan l'expression et le contenu musical. Ainsi, dans les pays scandinaves se manifeste maintenant une sorte de post-mahlerisme, surtout chez les jeunes compositeurs. On retrouve ce souci d'expression même chez ceux qui pratiquent la musique électroacoustique.

C.M. : A ce propos, la richesse des timbres instrumentaux est une constante de votre production musicale. Mais, vous intéressez-vous aussi aux moyens électroacoustiques d'écriture ?

C.C. : Je n'ai pas pratiqué, pour moi-même, ce mode de composition, peut-être parce que mon métier de compositeur a été longtemps, en quelque sorte, gêné par mon travail d'homme de radio. Il aurait fallu, à cette époque-là, que je prenne le temps de travailler dans les studios électroacoustiques. Ça m'intéresse beaucoup. Mais je n'ai pas « pétri la pâte » moi-même. De toute façon, lorsqu'on est imbibé de ce type de moyens sonores, on cherche, consciemment ou non, à les reproduire dans la musique instrumentale.

C.M. : Vous avez écrit pour toutes sortes de formations (symphonique, musique de chambre, vocale, lyrique). Y a-t-il un genre dans lequel vous vous sentez le plus à l'aise ?

C.C. : J'ai du plaisir à pratiquer tous les genres, mais je crois, avec le recul, que je suis plus à l'aise dans le domaine lyrique, dans l'utilisation de la voix. Je retrouve là mes origines toulousaines. Il y a d'ailleurs plus de 25 ans que j'avais envie d'écrire un opéra. Et je me suis rendu compte, en composant « Erzsebet » que c'est une bonne chose d'accomplir un projet important et qui dure.

D'ailleurs, Michel Plasson me disait hier que « Visages Mycéniens », dans le fond, c'est du théâtre. Je crois finalement que ce mode d'expression lyrique (même lorsqu'il n'y a pas de chant) me vient vraiment de mon origine toulousaine. Tout petit, j'ai été entraîné au théâtre par mes parents qui étaient musiciens. Mon père appartenait d'ailleurs à l'orchestre du Capitole.

C.M. : Est-ce que vous auriez donc des projets dans le domaine de l'opéra ?

C.C. : Mais oui, c'est même plus qu'un projet. Je suis en train d'écrire un opéra sur « Noces de sang » de Garcia-Lorca : une pièce violente et humaine. Ce devrait être joué à la fin de 1987.

La création est prévue à l'opéra de Montpellier. Ensuite ce sera Bordeaux, puis la production sera transportée au théâtre des Champs-Élysées. Et, en principe, elle sera reprise plus tard à Toulouse.

C.M. : Pour terminer, pourriez-vous m'indiquer quels sont les problèmes principaux que rencontre un compositeur contemporain ?

C.C. : Les problèmes essentiels des compositeurs sont ceux de la musique d'aujourd'hui. Et ça, c'est très grave, car il s'agit de jouer et de faire connaître cette musique. On s'aperçoit en fait que le « marché » de la musique devient de plus en plus inquiétant, de plus en plus restreint.

Ainsi, dans le domaine des grands concerts comme dans celui de l'enregistrement discographique, le répertoire se rétrécit dangereusement. Le public, en général, veut voir et entendre de grandes vedettes. Celles-ci sont tellement sollicitées par les tournées, qu'elles n'ont pas le temps d'apprendre des choses nouvelles. Ceci est vrai également dans le domaine de la musique classique dont des pans entiers risquent de disparaître. C'est encore plus dramatique dans le monde du disque.

Avec l'apparition du disque compact, on va détruire, tout ce qui existait dans le disque noir. Ainsi on réenregistre les sympho-

nies de Beethoven par Karajan et les grandes œuvres-bateau du XIX^e et de la fin du XVIII^e siècles. C'est une source de rentabilité pour les grandes distributions de disques.

Par ailleurs, il n'existe pas de véritable osmose entre le public des concerts traditionnels et le public de musique contemporaine. Le jour où on aura gagné la partie, ce sera le jour où on ne parlera plus de musique contemporaine. Elle s'intégrera naturellement dans tous les concerts.

Propos recueillis le 27 mars 1986 par, Serge Chauzy.



Halle aux Grains :

J.-B. Pommier et M. Plasson pour un très grand concert



Le 27 mars dernier, Chopin et Ravel « parrainaient » Charles Chaynes et l'on ne peut que s'en féliciter. La technique du « cheval de Troie » qui consiste à encadrer une partition prétendument difficile par quelques chefs-d'œuvre incontestés se révèle en général très efficace et, en tout cas, tout-à-fait morale.

Le succès légitime de tout le programme en atteste.

Il faut dire que la présence du pianiste Jean-Bernard Pommier, interprète rare que Toulouse n'avait pas accueilli depuis longtemps, confèrerait à ce concert un attrait particulier.

Le 2^e concerto de Chopin, subtilement accompagné par un Michel Plasson en grande forme, donnait à cet excellent musicien l'occasion de démontrer l'étendue de son talent.

Sonorité riche et profonde, virtuosité sans faille mais sans ostentation, et surtout intensité d'un

phrasé sans mièvrerie composent une interprétation forte et nuancée. Le jeu de Jean-Bernard Pommier se caractérise par une franchise totale, une grande « innocence » au sens debussyste du terme.

L'ornementation de l'écriture n'est jamais appuyée, jamais affectée, alors que le sens déclamatoire que Chopin exalte tout au long du concerto prend par endroit des allures de récit émouvant. Jean-Bernard Pommier joue « vrai ».

Maurice Ravel est apparemment l'un des compositeurs préférés de Michel Plasson. Les deux œuvres qui débutaient et terminaient le concert ne sont plus des inconnues pour le public toulousain.

La poésie qui s'exprime à travers « Ma mère l'Oye » se trouve exaltée par un très grand contrôle de l'orchestre qui adopte le plus souvent le ton de la confiance. Même le « Jardin féérique » se garde bien de tout éclat factice pour illuminer avec retenue. C'est tellement mieux ainsi !

Pour avoir de multiples fois entendu Michel Plasson diriger « Boléro », je crois pouvoir dire que son interprétation du 27 mars constitue une sorte d'aboutissement. Sans frénésie, presque calmement, la phrase lancinante évolue imperceptiblement du murmure jusqu'à l'éclatement final, sans que le crescendo ne soit à aucun moment souligné. Un édifice s'élève, note par note, avec une lucide détermination. Exemple !

Et puis il y eut l'événement : la création de « Visages mycéniens » que Charles Chaynes

composa à l'intention de notre orchestre et de son chef. Une très grande œuvre qui devrait devenir un classique du XX^e siècle.

Dès les premières mesures de « Cassandra », le foisonnement rythmique et la richesse sonore qu'exalte l'écriture des bois allie complexité et évidence. Au milieu de la violence déchaînée des imprécations de la prisonnière de Mycène, un fragile hautbois fait entendre une émouvante mélodie d'un lyrisme émouvant, comme une sorte de référence aux « Intégrales » de Varèse.

Avec le deuxième volet, « Electre », l'évolution psychologique du personnage apparaît clairement. La partie de cordes qui ouvre ce portrait est une pure merveille. Par une série de glissements tonaux qui mettent en jeu des intervalles infimes, s'établit une atmosphère inquiétante, instable, d'attente du cataclysme final. De la douceur initiale, le propos glisse ainsi vers la folie meurtrière du personnage de Sophocle. Des effets de voix mêlés aux trombones donne véritablement le frisson. L'orchestre devient alors lave incandescente jusqu'à l'explosion finale.

Une œuvre à couper le souffle et que les interprètes toulousains ont su faire leur. Michel Plasson parvient à concilier rigueur et intensité lyrique.

De la très grande et très belle musique qui devrait réconcilier, si besoin est, les mélomanes réticents avec la musique d'aujourd'hui. Si cette partition n'y parvient pas, il ne reste plus qu'à baisser le rideau !

Serge Chauzy.